

Prise de Noël

Don et contre-don ► *La famille Roznicki était attablée, prête à déguster les pierogi de Petra, lorsqu'on sonna. Les yeux des trois enfants s'ébahirent: chouette, un invité surprise! Ernest, le père, s'essuya la moustache en maugréant et manqua de s'encoupler dans le jeune Hasard, un basset artésien remuant.*

Ouvrant la porte, il se retrouva face à une étrange silhouette.

– Qui êtes-vous?

– Le Prédateur.

– Que voulez-vous?

– Chaque année, à Noël, d'innombrables dons et d'innombrables cadeaux sont faits. Mais dans le monde, tout est en équilibre: pour chaque don il faut un contre-don, pour chaque cadeau il faut une prise. C'est ma tâche, chaque année depuis que Noël existe: je suis le Prédateur, car «prédation» c'est l'acte de prendre. Cette année ça tombe sur vous.

– Qu'est-ce que vous voulez prendre?

– Je ne sais pas, un de vos enfants par exemple.

Petra, qui avait tout entendu, s'approcha à son tour de la porte.

– Il n'en est pas question, espèce de psychopathe! Sinon vous aurez affaire à moi, et à Hasard aussi!

Le cabot montra les crocs.

– Alors je prendrai autre chose. Peut-être les pierogi, là, que vous étiez prête à servir.

– Pas question non plus! J'ai passé tout l'après-midi à les préparer.

– Mais alors, qu'est-ce que je vais prendre?

– Nous n'avons rien à prendre! Il ne nous manque rien, nous avons tout ce que nous désirons, et même si vous nous volez quelque chose, on s'en fiche: nous sommes assurés contre tout!

– Dans ce cas, je vous prendrai votre assurance.

Et ce qui fut dit fut fait: le Prédateur prit leur assurance, et disparut de leur existence. On en fut très embêté, et même chagriné.

Mais dans la famille, il semble que deux personnes, au moins, aient rapidement considéré leur vie comme plus savoureuse et plus riche, sans assurance. **ALAIN FREUDIGER**

Poissons-chats & panna cotta

Bestiaire ► *La famille Roznicki était attablée, prête à déguster les pierogi de Petra, lorsqu'on sonna. Les yeux des trois enfants s'ébahirent: chouette, un invité surprise! Ernest, le père, s'essuya la moustache en maugréant et manqua de s'encoupler dans le jeune Hasard, un basset artésien remuant.*

Puisque la bête ne tiendrait pas jusqu'à l'arrivée, Tadeusz et Agneta se résignèrent à l'assommer, puis il la congelèrent et la transportèrent en soute dans un box en sagex. Si la plupart des Polonais la font tuer à l'endroit où ils l'achètent – car à la maison c'est salissant –, un tiers des clients repartent avec le poisson vivant.

Sous l'œil du chat posté sur le rebord de la baignoire, Agneta se protégeait des éclaboussures lorsque Tadeusz lui a fit son affaire d'un coup de maillet. Pendant des mois de décembre, Tadeusz en a vendu, de ces

carpes, jusqu'à minuit. La dernière année jusqu'à 7 tonnes, ça fait bien 2000 poissons.

A Albi, leur fille Kryzstina vivait de l'autre côté du Tarn, près de deux moulins transformés en hôtel. Attention, le chemin est glissant. L'hiver, là-bas, le froid vous arrachait la peau. Des pêcheurs? Des Japonais, plutôt, venaient faire des croquis du vieux pont sur le Tarn, jusqu'à trois heures du matin. Toujours très pointus, les Japonais, et aussi friands de l'expérience zen sous la lune que de Toulouse-Lautrec, le peintre emblématique d'Albi. Pas de n'importe quels tableaux: le faucon pèlerin sur une tablette, et puis le petit bull-dog de 1897, celui de Madame de Palmyre, le bull-dog qui s'appelle «Przypadek» (pchépadek) ou «Hasard» d'un amant polonais. De l'animalier.

Les trois gamins de Kryzstina disparurent dès qu'ils virent le cadeau congelé. Ton mari n'est pas là? demandèrent Tadeusz et Agneta, déjà déçus de ne pas pouvoir leur montrer comment on met plusieurs écailles sous l'assiette et une dans le portefeuille, pour du bonheur en réserve. Leur fille eut un drôle de regard. Il vend des volailles. Quelle sorte? Des pigeons. Tadeusz et Agneta frissonnèrent.

Le Tarn grouille de poissons de vase, leur expliqua un type accoudé au vieux pont, des stalactites au nez. Des poissons-chats, mués peu à peu en énormes silures. Dans les 3 mètres, certains. Ne laissez jamais vos gamins... La technique de l'échouage, ça vous dit quelque chose? Jusqu'en automne, les pigeons se reposent au soleil, sur la rive. Pas bonne vue, le monstre, mais il sent l'huile des plumes. Il fait comme l'orque au bébé

phoque: claque de la gueule, attrape une aile, l'autre vrombit comme une hélice. Votre beau-fils tire, des fois, sur l'hélice et congèle l'oiseau pour les fêtes. Le plus souvent, le monstre s'éloigne et plonge avec.

Ils frissonnèrent. Encore plus quand ils virent le Jugement dernier, sur les murs de la cathédrale. Tout en briques. La plus grande du monde. Sur le 9^e panneau, des diables et des lézards tourmentent les gourmands, souprières et entonnoirs débordant de répugnantes saloperies qui leur ressortent par tous les orifices. Ils frissonnèrent. Hasard. Hasard? Allez, on sort, dit Kryzstina. On va se faire un bon cassoulet. Et une panna cotta. Pan-a-cota? Répétèrent les parents éberlués. Parce qu'en polonais ça veut dire Monsieur Chat. Avec ou sans barbillons. **CORINNE DESARZENS**

«C'est bon pour le moral»

Perroquet ► *La famille Roznicki était attablée, prête à déguster les pierogi de Petra, lorsqu'on sonna. Les yeux des trois enfants s'ébahirent: chouette, un invité surprise! Ernest, le père, s'essuya la moustache en maugréant et manqua de s'encoupler dans le jeune Hasard, un basset artésien remuant.*

Ernest jura et déverrouilla un peu brusquement. Cela faisait dix-sept ans. Un temps suffisant pour effacer les plaisanteries de corps de garde et les promesses avinées. Et pourtant, Ernest sut de quoi il en retournait avant même que Casimir ne s'engouffrât à l'intérieur.

Petra en lâcha le plat et les pierogi. Hasard sauta par trois fois vers l'intrus, récolta un coup de bec, et s'enfuit en couinant au panier.

– Petit salopard, dit Casimir, avant d'entonner «C'est bon pour le moral».

Les mômes n'étaient déjà plus qu'un cri.

– On le garde, papa!

Et de renchérir que c'était mieux que le chat dont Petra ne voulait pas, qu'ils s'engageaient à le dresser pour qu'il s'entende avec Hasard. Et tandis que Petra, balayette à la main, répétait que c'était hors de question, ils en venaient déjà à promettre d'aider à la vaisselle pendant trois semaines au moins.

Ernest ne s'engageait pas, même sur le chemin des négociations. Il observait Casimir avec un rien de fatalisme, les yeux dans le vague. Il avait autrefois pris la mer, armé d'une serpillière et de solides rêves d'enfance. Et si les bateaux ne l'avaient jamais déçu, ses collègues de la marine, eux, avaient décidé de faire de sa première traversée, un bizutage sans fin.

Il n'avait qu'un allié. Casimir, l'invincible perroquet du capitaine qu'il avait apprivoisé. Ceux qui le molestait recevaient la visite nocturne du volatile capable de chanter sans fin un air dont on ne se débarrassait plus.

«C'est bon pour le moral», chantait Casimir!

Petit salopard, hurlait Léor, le pire des tortionnaires, trop cerné pour ne pas rendre les armes. Ernest avait ainsi évité les corvées et les humiliations jusqu'à la terre ferme. Mais Léor, les yeux injectés de vieux rhum, lui avait dit le dernier soir: quand le vieux claquera, je t'amènerai son perroquet, chez toi, une nuit de Noël, et tu n'en finiras jamais de l'entendre chanter.

Un type solide en pardessus s'éloignait dans la rue, sous les flocons épars. Ernest le vit se retourner un bref instant, lui faire un salut qui ressemblait à un bras d'honneur. Petit salopard, traduisit Casimir avant d'entonner «C'est bon pour le moral», avec le chœur des enfants! **MICHAËL PERRUCHOUD**

«Encore un de ces types du passé»

Dystopie ► *La famille Roznicki était attablée, prête à déguster les pierogi de Petra, lorsqu'on sonna. Les yeux des trois enfants s'ébahirent: chouette, un invité surprise! Ernest, le père, s'essuya la moustache en maugréant et manqua de s'encoupler dans le jeune Hasard, un basset artésien remuant.*

«Encore un de ces types du passé», pensa-t-il. Il savait qu'il fallait garder ce genre de réflexion pour lui, le cadet, Aleksy, étant lui-même du passé. Le couple Roznicki l'avait trouvé assis devant chez eux, perdu, à attendre qu'une famille veuille bien de lui. Les gens du passé ne connaissent plus personne. Gamed s'exclama «encore un de ces types du passé», mais à haute voix, le fils aimé étant moins scrupuleux que le père. Petra, debout devant la table, le plat de pierogi dans les mains, lui lança un regard noir. «Gamed, tais-toi.»

Il faudrait habiter ailleurs. Le quartier des Roznicki était situé trop près du centre de décroxygénisation. C'est un peu comme dans l'ancien temps, avait expliqué Aleksy, quand les gens habitaient près d'une prison. Il avait fallu expliquer ce qu'était une prison et personne n'avait rien compris parce que le petit était mort à neuf ans, ce qui est tout de même jeune.

Il fallait cependant décider comment réagir à cette sonnerie. La caméra montrait un objet difficile à identifier, déposé devant la porte par une main anonyme. Wurdrun, la fille Roznicki, était déjà debout et se dirigeait vers le vestibule. «Tu es folle!», lui cria son père. Le chien Hasard hurlait maintenant comme un loup et reniflait frénétiquement sous la porte. La chose bougeait faiblement. Un ani-

mal blessé? Gamed plongeait une cuillère dans le plat de pierogi et se servait une portion généreuse. Wurdrun avait déjà la main sur la poignée de la porte. Elle n'avait absolument pas peur.

Pour Petra et Ernest, cette nouvelle avancée était la plus spectaculaire de toutes. Ils imaginèrent leur fille explorer sous leurs yeux. Avant d'ouvrir la porte, elle eu le réflexe de retenir Hasard en agrippant fermement son collier. Ce n'était pas une bombe, mais une tête, sommairement reconnectée à une boîte. Certaines personnes du passé, qui n'avaient pas eu assez d'argent pour faire tout le corps, avaient cultivé l'espoir que les gens du futur se donneraient la peine de leur en fournir un. «Encore un de ces types du passé», conclut Wurdrun.

LAURENCE BOISSIER

Coincidences

Bibliophilie ► «La famille Roznicki était attablée, prête à déguster les pierogi de Petra, lorsqu'on sonna. Les yeux des trois enfants s'ébahirent: chouette, un invité surprise! Ernest, le père, s'essuya la moustache en maugréant et manqua de s'encoupler dans le jeune Hasard, un basset artésien remuant.»

Elle ferma le livre et le reposa sur le présentoir, consultant son dos doré sur tranche: Noël en famille autour du monde. On est en droit de fermer les ouvrages qui nous ennuient dès les premières lignes. Et puis appeler un chien Hasard... Une famille, elle en avait une, elle aussi – éclatée, selon l'air du temps – qui fêtait Noël via Skype et allumait des bougies électriques.

Elle ignorait si sa jeune cousine aimait lire. Ils avaient tiré au sort: un cadeau par personne, pas plus de vingt francs – rationalisation familiale, limitation des frictions. Que lit une adolescente? Elle remplaça l'énième parution à couverture rose, brillante, vers laquelle elle s'était dirigée par réflexe. Non! Elle l'initierait plutôt à la philosophie – ou au féminisme: ce serait *Le Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir ou *Testostérone Rex* de Cordelia Fine.

Ça la turlupina tout de même... Pourquoi baptiser un chien Hasard? Et pourquoi pas, pendant qu'on y était, un canari qui s'appellerait Destin et un couple de tortues nommées Bien et Mal; un poisson rouge qui porterait le nom de Temps et un chat celui d'Espace? Ainsi, un soir de Noël, Espace boufferait Temps et briserait la cage de Destin. Bien et Mal feraient la course sans atteindre leur but, Hasard leur barrerait la route, endormi, la truffe dans sa queue... Mais oui! Sa cousine possédait depuis peu un Basset! Ne résistant pas à la coïncidence, elle revint à l'histoire du chien au nom étrange: finalement, elle voulait bien en savoir plus... **ODILE CORNUZ**